

On s'abonne à Lyon,  
Rue Neuve, 37, au 2<sup>me</sup>.  
(UNE BOITE EST PLACÉE DANS L'ALLÉE.)

L'ENTR'ACTE paraît le Dimanche, et se vend  
dans les Théâtres.

LES AVIS ET RÉCLAMATIONS  
doivent être adressés franco au bureau  
de L'ENTR'ACTE.



Abonnement :  
Pour 3 mois — 3 francs.

Un numéro avec dessin, — 25 c.  
Sans dessin, — 15 c.

PRIX DES INSERTIONS :  
25 centimes la ligne. — On traitera de gré à gré  
pour les annonces d'une certaine étendue

# L'ENTR'ACTE,

*Gazette des Salons et des Théâtres.*

DESSINS DE MODES, GROQUIS, PORTRAITS D'ARTISTES.

## MARIANNE.

VI.

(Suite et fin.)

Avant de conclure la triste histoire de Marianne, nous croyons devoir demander pardon au lecteur; car force nous est de le faire passer un moment par l'égotisme impur où s'est réfugiée notre moralité sociale. Là nous marcherons à tâtons, car, Dieu merci! nulle relation n'est entre nous et ce monde ténébreux que peuple l'infamie; mais le champ des hypothèses est ouvert, et les bruits qui montent d'en bas sont quelquefois si forts, si répétés, si intelligibles, qu'il n'est pas besoin pour les comprendre de coller son oreille au gouffre qui leur livre passage.

Depuis son accouchement, Marianne n'avait point reparu, et deux ans passés sur ce souvenir devaient l'avoir effacé. Donc il arriva qu'un soir d'hiver, Eugène de ... marchait inoccupé dans les rues du quartier de la vieille ville, à Marseille. Les théâtres faisaient relâche; le jeune voyageur arrivé d'hier n'avait eu le temps de faire ni connaissances ni conquêtes. Les tavernes se trouvaient garnies de matelots nouvellement débarqués, avec l'orgie desquels l'aristocratie d'Eugène ne pouvait se coudoyer, sous peine de déroger. Le jeune homme errait donc du port à la ville et de la ville au port. Mais peut-être vous avez ressenti la terrible influence de ces promenades nocturnes au travers des ruelles d'une antique cité. L'esprit désœuvré se reporte sur l'ignoble côté de la vie; l'aspect indéfini d'une femme peuple l'imagination de honteux fantômes. Eugène était placé sous cette sensuelle influence, il sentait s'allumer le sang au fond de ses entrailles, et loin de dissiper les images de cynisme par la fatigue d'une course, il allait et venait à pas lents, le long de ces maisons obscures où se tapit la prostitution, lèpre envahissante de notre époque. Des spectres emmaillottés dans des vêtements humains rôdaient autour d'Eugène, et leur cri glapissant provoquait ses désirs. Il était impossible que le jeune homme ne cédât point, car le courage de la vertu avait fui de son cœur, et la voix de ses passions était pour lui l'arrêt d'une nécessité. Un désir signale un besoin, s'était-il dit depuis long-temps; tous les besoins doivent être satisfaits, ainsi le veut la nature. Cédons à l'urgence sans honte et sans remords. Telle était la sophistique philosophie d'Eugène; voyez où elle le conduisit. Le jeune homme pressa sur sa face un foulard et s'engagea rapidement dans le labyrinthe d'un escalier tournant. Oh! alors, le pas était fait. Eugène s'applaudit presque d'une audace qui constituait à ses yeux le signe du mépris des préjugés du monde, et fier maintenant autant qu'il paraissait timide tout-à-l'heure, il entra bruyamment dans le marché d'esclaves blancs.

Parmi les malheureuses placées là, à la discrétion de tous, quelques-

unes méritaient le plus absolu mépris, puisque le penchant mauvais les y avait seul conduites. On aurait pu croire que naturellement elles avaient obéi à une vocation d'iniquité. Mais, à côté d'elles, le plus grand nombre était digne de pitié; et si l'on eût pu voir quelle série d'infortunes imprévues les avait perdues, peut-être se serait-on senti pris du respect qui frappe l'homme à la vue des choses jadis saintes, maintenant profanées; peut-être aussi eût-on essayé de réhabiliter par la purification ces existences avilies. Mais Eugène pensait bien à cela, vraiment! L'esprit du mal obscurcissait sa vue et ne remarquait partout qu'impuretés riantes, que caresses intéressées, que lascives promesses. Il se dit que l'enfer avait fait pour lui tous ces instruments de séduction. Au milieu cependant de ces Laïs éhontées, une femme, à l'entrée d'Eugène, s'était voilé la face, et du fond de l'appartement elle laissait échapper des sanglots étouffés. Le jeune homme fut surpris de ce qu'il appelait un nouveau moyen d'exciter l'intérêt, et faisant un signe, il se laissa conduire par la mégère du lieu.

Depuis quelques moments, Eugène, assis sur une chaise boiteuse, regardait avec convoitise une autel délabré et se lassait d'attendre la victime.

— Monsieur, vint-on lui dire, la femme que vous avez désignée refuse de venir.

— C'est cependant celle que je veux; de gré ou de force, amenez-la, nous ferons bientôt connaissance. Je croyais vos femmes plus civilisées, à Marseille.

Un instant après, et malgré sa résistance, l'inconnue fut amenée, mais toujours elle s'obstinait à cacher ses traits. Impatient, Eugène arracha enfin le mouchoir protecteur. « Marianne, s'écria-t-il, vous ici! »

Marianne conta comment il s'était fait qu'après avoir été repoussée de toutes parts, et ne pouvant fournir aucun renseignement sur sa conduite passée, elle n'avait trouvé de refuge que dans un impur réceptacle. « Voilà, dit-elle, où vous m'avez poussée, Eugène; et lorsque j'espérais ne plus vous revoir, vous êtes descendu si bas, vous vous êtes fait tellement fanfaron d'iniquités, que je me retrouve maintenant, comme autrefois, bien supérieure à vous.

— J'ignorais que vous vous fussiez formée si vite, répondit Eugène avec ironie; et déjà ses mains se promenaient sur le corps de la pauvre fille.

— Au nom de mon ancien amour, dit Marianne en se retirant, que rien de commun ne soit désormais entre nous.

— Au nom de votre ancien amour, vous devriez mieux recevoir vos vieilles connaissances.

— Notre enfant s'élève entre nous, Eugène; qu'en avez-vous fait? Vous deviez le protéger, vous deviez tenir une place près de lui, et vous avez chassé et l'enfant et la mère. Vous voyez donc bien que nous de-

vous n'être plus rien l'un à l'autre. Notre enfant n'est point coupable, Eugène ; c'est un saint souvenir qui a purifié nos rapports, qui me fait conserver chaste au milieu du vice. Ne venez pas de nouveau me souiller, car je ne pourrais vous voir avec l'indifférence que je porte aux autres hommes ; mon cœur serait de moitié dans l'impureté de mon corps. Je vous en prie, Eugène, sortez et laissez-moi dans l'illusion de mon passé.

— Vous n'êtes plus la petite bouquetière innocente et craintive ; arrièrè vos scrupules ! vous êtes devenue la femme de tous, et j'ai mes droits aussi.

En disant ces choses, Eugène poussait et pressait Marianne ; mais celle-ci s'échappa de ses bras, et s'élançant vers la porte qu'elle referma sur elle :

— Que vous êtes cheval ! cria-t-elle à Eugène.

— J'ai payé cependant ! disait Eugène en secouant la porte.

A ce bruit, la mégère accourut ; Eugène se contenta d'une suppléante de Marianne, mais on chercha vainement la fille de Caluire dans les secrets enfoncements de la maison. Marianne ne se retrouva plus ; seulement quelqu'un prétendit l'avoir vue se diriger du côté du port, deux heures après l'événement. Lorsque Eugène revint à Lyon, la première lettre qui lui fut remise contenait ces mots :

« Près de mourir, je lègue à Dieu mon âme, s'il veut bien la prendre, et mon pardon à Eugène de ....., à cette condition, toutefois, qu'il retirera de l'hospice de la Charité sa jeune fille, déposée le ....., 18., et portant suspendue au cou une médaille de la vierge Marie. Puissent l'enfant et sa patronne obtenir aussi mon pardon... MARIANNE.

» P.-S. — Semblable copie de mon testament est en même temps adressée au bureau de l'hospice de la Charité à Lyon. »

### Une Tombola.

Un acteur de Paris, appartenant à l'un des théâtres du boulevard, était venu en tournée dans le chef-lieu du département des Deux-Sèvres. Nous ne savons au juste quel avait été l'effet de son talent sur les habitants du Poitou ; mais ce qu'il y a de positif, c'est qu'il cherchait à en produire un extraordinaire le jour de ses adieux au théâtre de la ville. A force de chercher, il imagina d'annoncer que la représentation à son bénéfice serait couronnée par une tombola de la plus grande magnificence, composée d'une douzaine de lots, tous plus séduisants les uns que les autres, parmi lesquels figureraient un château royal, un portefeuille et cent mille livres de rente.

Vous comprenez facilement l'émotion causée dans la ville par ce programme miraculeux : Un château royal ! cent mille francs de rente ! Quant au portefeuille, ce devait être au moins un portefeuille de ministre, pour se trouver ainsi accolé à des lots d'une valeur si surnaturelle. Le jour arrive, l'heure sonne, la foule se précipite dans la salle ; il y aurait eu spectacle gratis que l'affluence n'eût pas été plus grande ; on demandait encore des billets, que depuis long-temps on avait tout distribué, jusqu'à la dernière place de galerie, d'amphithéâtre, de corridor. On écoute la pièce par pure complaisance et tout en pensant à la tombola ; si l'on eût osé, dès la première scène on aurait fait baisser la toile, comme à la Porte-Saint-Martin le jour du début de Van Amburgh avec ses lions, ses tigres et ses ours.

Enfin la pièce finit, et le tirage de la tombola commence ; le premier lot, c'est le château royal. Un spectateur répond à l'appel du numéro gagnant ; le bénéficiaire l'engage à monter sur le théâtre pour y recevoir livraison publique de son château. L'heureux propriétaire monte avec empressement ; le bénéficiaire y dépose un clou, deux clous, trois clous, quatre clous, cinq clous, et dit en saluant : « Monsieur, vous avez votre château ; cinq clous (Saint-Cloud), c'est un château royal. » Qui se retira triste et tout confus ? c'est l'homme aux cinq clous, et dès lors une sourde rumeur circula dans toute l'assemblée. Le tour du portefeuille vint ensuite ; même cérémonie que pour le château royal. Le bénéficiaire remit au gagnant une petite branche de laurier ornée de ses feuilles : « Monsieur, dit-il en saluant derechef, vous avez un portefeuille. » La rumeur allait crescendo.

Maintenant il s'agissait de 100,000 livres de rentes, et probablement, si le bénéficiaire eût tenu sa parole sur cet article, on l'aurait dispensé de tous les autres ; mais ne s'avisait-il pas de délivrer au gagnant un petit dessin représentant deux lions vus de profil, deux moitiés de lion, et de dire en saluant toujours : « Monsieur, deux mi-lions (millions) font 100,000 livres de rente. » Alors, ma foi, la rumeur se changea en clameurs effroyables ; les sifflets, les huées retentirent ; ce fut un hurra général contre la tombola, contre le bénéficiaire.

Les Poitevins mystifiés ne sont pas de meilleure composition que d'autres ; si les autorités ne fussent intervenues, comme c'était leur devoir, le bénéficiaire se serait cruellement repenti du moyen qu'il avait mis en œuvre pour faire de l'effet et une recette.

(Le Monde dramatique.)

### LE VOLEUR FAISANT ARRÊTER LE VOLÉ.

Qu'un voleur crie au voleur plus haut que ceux qui sont à sa poursuite, c'est un moyen usé, c'est de la vieille école ; mais arrêter le volé, le livrer à la force publique, voilà un procédé neuf, original autant qu'il est hardi ; et vous trouverez encore des gens qui nient le progrès ! Exposons le nouveau système et la manière de s'en servir.

Bonair, cocher, vend sa montre à Gaillard ; le prix est soldé, la montre est livrée. Jusque-là tout va bien, excepté la montre qui ne va pas du tout. Aux plaintes trop légitimes de l'acheteur, le vendeur répond : « Vous m'étonnez ; une montre de cocher s'arrêter ! c'est tout le contraire habituellement. Donnez-la-moi, vous n'aurez plus à vous en plaindre. » A quelques jours de là, Gaillard rencontre Bonair. « Eh bien ! comment va-t-elle enfin ? — Je ne vous comprends pas. — Ma montre ! — Quelle montre ? — Parbleu ! celle que je vous ai payée soixante-dix bons francs. — Que... êtes-vous fouou... Quoi ! vous osez dire... — J'ose dire que vous me faites l'effet d'un fripon. » Et il le dit si bien et si haut qu'on s'attroupe autour d'eux, et la foule, avec la sagacité qui la distingue, donne raison à celui qui crie le plus fort. Gaillard, qui dans la circonstance ne mérite pas trop son nom, demeure ébahi, stupéfié, avec toute la confusion d'un coupable. Plus il baisse le ton, plus Bonair le prend, plus il est soutenu par le cercle des curieux. La garde survient ; métier de voleur, métier d'oseur. C'est alors que notre homme se montre beau d'indignation, quand, la tête haute, le geste impératif, il s'écrie : « Empoignez-moi cet homme-là ! » Cet homme-là est en effet conduit au poste. Devant M. le commissaire de police, arbitre expert sur tous les cas, la scène change. Bonair n'est plus si vrai, si naturel ; à son tour il baisse le ton, à son tour Gaillard hausse le sien. La vérité perce, et le commissaire de police, par une juste application du principe saint-simonien : *A chacun selon ses œuvres*, met Gaillard en liberté et Bonair en prison.

Condamné à six mois d'emprisonnement, Bonair a interjeté appel ; il faut le voir, appuyé nonchalamment sur l'estrade, se lancer dans un labyrinthe de phrases sans fin où l'on nous pardonnera de ne pas nous perdre avec lui ! La cour n'y comprend rien, le prévenu pas grand'chose ; mais ce que chacun comprend à merveille, c'est que la condamnation est inévitable. Aussi la sentence des premiers juges est-elle confirmée. Après six mois de retraite et de méditation, Bonair nous rapportera sa découverte avec tous les perfectionnements dont elle est susceptible.

### REVUE THEATRALE.

Tous ceux qui s'occupent de la critique du théâtre ont toujours distingué ces deux mots : public et coterie. Le public reste calme et digne, parce qu'il est nombreux et fort ; le plus souvent sa justice se mêle d'indulgence, et, lorsqu'il condamne, soyez convaincus qu'il le fait dans la limite de ses droits. Quoi qu'on en dise, les occasions de son blâme sont fréquentes, et l'artiste n'a pas toujours à l'égard du public ce respect qui lui est dû. Nous ne pouvons excuser, par exemple, ce jeune chanteur qui, cette semaine, dans *le Domino noir*, se contentait de rire, alors qu'au milieu des sifflets, la salle lui demandait un couplet retranché ; nous ne saurions comprendre également cette tardive réponse : « Je joue forcément ce rôle, mais j'ai prévenu la direction que je ne chanterais point le morceau demandé. » Pensez-vous que le public doive être satisfait de cette inconvenante explication ? croyez-vous qu'il ne sente point s'accroître ses préventions défavorables et contre l'artiste et contre une direction coupable par faiblesse ?... Lorsqu'un chanteur doit principalement à un rôle le salut de ses débuts, il semble qu'il pourrait bien considérer ce rôle comme faisant partie de son emploi ; et si, plus tard, par caprice ou par empêchement maladif, il ne consent pas à le jouer, pourquoi son refus n'est-il pas absolu ? pourquoi condamne-t-il le public à subir la mutilation d'un ouvrage ?

Si donc le public est ordinairement juste, combien la coterie est différente de lui ! Celle-ci, se recrutant je ne sais où, dans les estaminets peut-être, se compose au plus de six ou sept joueurs, et toujours elle s'agite, et toujours elle secoue ses grelots dans la crainte de n'être point entendue ou remarquée. La coterie parle haut et rit fort, elle se fait un rigoureux devoir de contrecarrer la volonté publique, elle prononce d'avance ses arrêts sur un coup de dé et s'acharne à les faire prévaloir envers et contre tous. Entendez-vous ce dérisoire bravo, ce sifflet

l'Entr'Acte lyonnais



M<sup>lle</sup> VICTORINE HUGOT.



CAUSERIES.

M<sup>me</sup> Bouvaret-Sandelion, notre nouvelle dugazon, fera ce soir son premier début dans *l'Eclair*.

— Demain lundi, la première représentation, au Grand-Théâtre, des *Sept Enfants de Lara*, drame en cinq actes, mêlé de chœurs et de danses, et dont Bocage doit remplir le premier rôle.

— Après demain mardi, le second début de M. Saint-Denis, baryton, par le rôle de *Pietro de la Muette*, et vendredi prochain son troisième début par le rôle du bailli de *la Pie voleuse*.

— Au premier jour, la première représentation du *Naufrage de la Méduse*, dont les décors sont d'un effet extraordinaire.

— Il paraît certain que Rossini doit passer à Lyon à son retour d'Italie; aussi dit-on que l'élite des artistes de notre cité se met en mesure de fêter le passage du grand compositeur.

— On avait aussi annoncé l'arrivée de M. Scribe pour aujourd'hui.

UN PERROQUET PREMIER TÉNOR. — Il existe à Rouen un perroquet appartenant à une des contrebasses du théâtre, et qui chante à ravir : *O Mathilde, idole*, etc. Quand Duprez alla à Rouen, on lui fit entendre l'oiseau, et il en fut si charmé, qu'il offrit de l'acheter au prix d'une de ses représentations, c'est-à-dire un billet de mille francs. La contrebasse refusa, et tout ce que Duprez put obtenir, ce fut d'emporter Jacko et de le garder pendant deux mois. Jacko partit donc pour Paris, où son professeur perfectionna si bien son chant, qu'aujourd'hui il peut défier les plus habiles chanteurs de la cité normande, et que récemment le premier ténor s'étant enrôlé, quelqu'un proposa sérieusement de faire chanter le perroquet dans la coulisse, tandis que l'acteur se contenterait de gesticuler sur la scène. On ne dit pas si la proposition fut acceptée.

— La conversation rapide, incisive et spirituelle de M. de Balzac amène toujours auprès de lui une nombreuse société. L'exagération de ses paroles n'est pas moins grande que l'exagération de sa plume. Il raconte de *charmantes menteries*, comme dirait M<sup>me</sup> de Sévigné, auxquelles personne ne croit et que tout le monde écoute. M. de Balzac a la manie de se donner pour un homme à bonnes fortunes, et il est peut-être, de tout Paris, l'homme qui ait le moins pratiqué cette vie échelée dont il cause sans cesse. A l'entendre, il passe ses nuits dans les orgies et ses jours dans le travail, et ceux qui le connaissent savent que pas un bourgeois de Paris n'est aussi rangé que lui dans son intérieur. Il travaille toute la journée, c'est vrai, mais il dort toute la nuit, et il vit comme un Spartiate.

On est forcé de réhabiliter M. de Balzac malgré lui; du reste, nous ne serions pas étonnés qu'il se regardât sérieusement comme un grand débauché, parce qu'il lui est quelquefois arrivé de se griser avec un verre de bière; il ressemble, sous ce rapport, à M. Alfred de Musset, qui a eu long-temps la prétention de passer pour un homme adonné à la vie des jouissances corrosives et byroniennes, et dont tout le monde connaissait si bien la maniaque ostentation à la débauche, qu'un soir un de ses amis, le voyant entrer dans un salon avec l'apparence simulée de l'ivresse, lui dit en riant : « Alfred, ne fais pas l'homme gris; va, nous savons que tu n'as pas encore diné... »

On va voir par ce qui suit jusqu'où va l'habitude de l'exagération chez M. de Balzac. Nous avons l'honneur de causer avec lui il y a quelques jours, lorsqu'il fut abordé par un de ses amis qui avait mal aux dents. (Il est bon de dire que le chantre de M<sup>me</sup> de Lisloimère, de M<sup>me</sup> la princesse de Maufrigneuse, de M<sup>me</sup> de Nucingen, de M<sup>me</sup> de Vandenesse, et de toutes les femmes de quarante ans des cinq parties du globe, a pu avoir de très-belles dents... autrefois, mais pour le quart-d'heure il n'en possède plus que quatre...) « Mon ami, dit M. de Balzac, fais comme moi; je ne mets jamais rien sur mes dents, ni poudre, ni spécifique d'aucune sorte; et bien! jamais elles ne m'ont fait mal, et elles sont toutes très-bonnes. » En disant cela, le grand romancier faisait voir quatre petites dents noires qui semblaient perdues dans le gouffre de sa bouche! O puissance de l'imagination!!!

— Un jeune homme, étudiant à Paris, instruit qu'une demoiselle de son pays qu'il aimait tendrement, et dont on l'avait séparé, venait d'être placée dans une maison d'éducation tenue par M<sup>me</sup> D..., résolut de se rapprocher de l'objet de sa flamme; il se présenta donc, il y a quelques jours, chez M<sup>me</sup> D..., fort décentement vêtu en femme. Il s'était muni d'une lettre de recommandation et sollicitait une place de sous-maitresse.

Après bien des questions, auxquelles il répondit sans se déconcerter le moins du monde, il fut accueilli et entra bientôt en fonctions. Sa physionomie peu masculine se prêtait parfaitement à ce rôle, qu'il joua

écourté et timide? la coterie les a baptisés ses enfants. Nous pourrions encore tracer ici la physiologie du *chut*, cette invention toute neuve, cette boutade négative de toute opinion; mais la matière est trop féconde en développements, nous la renverrons au numéro prochain. Disons seulement aujourd'hui que si la coterie est tracassière autant que bruyante, sa légèreté ressemble souvent à celle des écoliers courant à travers champs, la bride sur le cou. Supposez en effet qu'avant d'entrer au théâtre, les compères soient tombés d'accord de siffler tel acteur ou tel passage; deux ou trois d'entre eux, emportés par le sentiment du juste, feront certainement retentir leurs instruments stridents, avant que le passage signalé ne soit abordé, avant même que l'acteur entre en scène. Par exemple, qu'a signifié dimanche le coup de sifflet lancé avant l'exclamation d'Alice au pied de la croix, dans le troisième acte de *Robert*? La coterie lyonnaise devrait bien se conformer à l'exemple que lui donnent ses frères de Paris. Soit pour siffler, soit pour applaudir, les *romains* ou *chevaliers du lustre* sont soumis à un chef qui donne le signal, à l'instant suivi par tous. De cette manière, les apparences sont sauvées, l'unité d'opinion semble être établie, et si le public rit de ces manœuvres éhontées, du moins il apprécie leur régularité. Pourquoi n'en serait-il point ainsi à Lyon? Notre ville est une cité d'ordre; nous aimerions à voir l'harmonie même dans le mal.

Grand-Théâtre.

Dimanche, *Robert*, et plus tard les exercices téléphoniques de M. Sudre, ont attiré la foule à ce théâtre. L'expérience des clairons a décidément rattaché toutes les sympathies à la méthode nouvelle. M. Sudre et son élève trouvent à la fois dans Lyon gloire et bénéfice.

Toutefois, nulle solennité de la semaine ne saurait être comparable à celle de vendredi. *Guillaume Tell* a reparu dans la simplicité de sa grandeur helvétique, et la salle s'est de bonne heure trouvée envahie par un peuple affamé de ses suaves mélodies. A l'exception d'une faible partie du troisième acte, compromise par la maladie ou l'absence de quelques premiers sujets, le chef-d'œuvre de Rossini a été parfaitement rendu, soit dans l'orchestre, soit sur la scène. Dans le rôle de Guillaume, le débutant Saint-Denis a montré de rares qualités d'organe; l'expérience régularisera bientôt ces sons cuivrés qui parfois éclatent trop mordants à la fin des phrases. Mais tel qu'il est, c'est-à-dire acteur animé et chanteur d'expression, M. Saint-Denis ne peut manquer de réussir. Son premier début a été très-heureux.

M<sup>lle</sup> Cundell s'est fait deux fois applaudir dans la romance du second acte, qu'elle chante avec beaucoup d'âme et avec le goût le plus sûr. Pouilley possède une voix juste et forte qui produit un très-bel effet dans les morceaux d'ensemble qui composent son rôle. Garbet a fort bien dit la romance du nautonnier. M<sup>mes</sup> Siran et Finart, M. Murat et la troupe des jeunes danseurs ont recueilli de nombreux applaudissements, mais la plus grande partie des honneurs de la soirée a été décernée à M. Siran (Melchtal); l'ampleur de son récitatif, la flexibilité de sa voix dans les morceaux qui demandaient la tendresse, et par-dessus tout son étonnant cantabile : *Compagnons, secondez ma vaillance*, ont motivé l'unanime rappel de cet artiste.

Gymnase.

Bocage a joué cette semaine, sur ce théâtre, *Térésa*, *la Tour de Nesle*, *Clotilde* et *l'Interdiction*.

Peut-on s'étonner dès-lors des magnifiques recettes faites par cet artiste? Dans *Térésa*, Bocage a été très-bien secondé par M<sup>mes</sup> Beuzeville et Lefebvre; M. Claudius Verdellet a été parfait d'âme et de vérité, M. Germain a joué le rôle de Dulace avec beaucoup d'intelligence, et M. Pongin a su couvrir par son talent tout ce qu'il y a de faux dans le personnage de Paolo.

Nous sommes heureux cette fois de n'avoir que des éloges à donner aux artistes qui ont joué dans *la Tour de Nesle*. La deuxième représentation de cet ouvrage ne ressemblait en rien à la première. Dans quelques répétitions, le grand acteur était arrivé à se faire comprendre de ses camarades; aussi ce drame a-t-il été très-bien joué, et chacun semblait-il partager les inspirations du maître. M<sup>me</sup> Desbrières a parfaitement retracé le caractère de Marguerite de Bourgogne; elle a déployé beaucoup de chaleur et de vérité dans les différentes scènes de passion et de désespoir. Nous lui devons surtout des éloges pour le bon goût et la richesse de ses costumes.

Dans *l'Interdiction*, les artistes de la troupe du Gymnase étaient bien placés à côté de Bocage.

Cirque-Olympique.

*L'Empereur* va lever son camp des Brotteaux. Ne retournerons-nous pas le saluer encore?

du reste avec tant d'habileté qu'on est aujourd'hui à la recherche de la demoiselle pensionnaire et de la sous-maîtresse.

— Le *Sémaphore de Marseille* nous donne quelques nouveaux détails sur les deux jeunes filles de Smyrne, qui ont la merveilleuse facilité de faire danser les tables placées entre elles et à une distance respectueuse. Voici l'article du *Sémaphore* :

« Les deux jeunes filles grecques chez lesquelles se manifestent de si étranges phénomènes électriques (nous nous servons de cette expression en attendant que des expériences plus précises puissent assigner à ce prodige son vrai caractère) avaient cessé pendant quelque temps de produire aucun des effets dont nous avons entretenu nos lecteurs. Il paraît que le changement de climat et les impressions nouvelles que ces deux femmes ont reçues dans un pays étranger pour elles, avaient momentanément détruit la puissante influence qu'elles exercent l'une sur l'autre. Nous sommes autorisés aujourd'hui à déclarer que ce temps d'arrêt vient de finir, et que des phénomènes non moins singuliers et caractéristiques que ceux qui avaient été observés jusqu'ici, se sont de nouveau déclarés entre M<sup>lle</sup> Despinou et M<sup>lle</sup> Zambellou. Plusieurs per-

sonnes de notre ville ont été invitées à assister aux expériences qui ont lieu tous les soirs dans la maison qu'habitent ces demoiselles. »  
— Des malveillants ont répandu le bruit de la cessation de la fabrication de M. Sic. Cette nouvelle est entièrement fautive. — (Voir aux annonces.)

**Logogriphe.**

A mes quatre pieds saints adressez vos hommages.  
Tête et ventre abattus, assommez-moi de coups,  
Si parfois je résiste à porter vos bagages ;  
Vous n'obtiendriez rien d'un traitement plus doux.  
Si des trois pieds, alors, vous nommez un brave homme  
Qui se fit remarquer jadis par sa valeur,  
Craignez à votre tour que son bras vous assomme,  
Accueillant des cinq pieds votre propos railleur.  
Mot du dernier logogriphe : *Bocage*, où l'on trouve *bec, boa, age, cage*.

VERGNIOLE, rédacteur-gérant.

LYON. — IMPRIMERIE DE BOURSY FILS, RUE DE LA POULLAILLERIE, 19.

**COMPAGNIE LYONNAISE**

D'ASSURANCE

Contre l'INCENDIE et contre l'EXPLOSION du Gaz,

CI-DEVANT

**COMPAGNIE NATIONALE**

Autorisée par Ordonnance royale du 16 juin 1859.

SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ : rue St-Dominique, 11, à Lyon. — BUREAUX DE L'AGENCE : place des Terreaux, 2.

**CONSEIL D'ADMINISTRATION.**

MM. BALLEYDIER père, banquier, président du conseil d'administration.  
BERGER-RAST, négociant.  
CARLIER, agent de change.  
CLÉMENT REYRE, négociant, membre du conseil général du Rhône et du conseil municipal de la ville de Lyon.  
CAMILLE DUGUEYT, caissier de la banque.  
JOURNEL, avocat.  
PLATZMANN (Gustave), négociant.

MM. POTTON, de la maison Potton et Crozier.  
RIBOUD, négociant, président du conseil des prud'hommes.  
MM.  
BALLEYDIER père, fils et C<sup>e</sup>, banquiers de la compagnie.  
JOURNEL, avocat de la compagnie.  
COSTE, notaire de la compagnie.  
RICHARD, avoué de la compagnie.  
CARLIER, agent de change de la compagnie.

**M. DE NESLE, DIRECTEUR.**

La COMPAGNIE LYONNAISE assure toutes les propriétés que le feu peut détruire ou endommager. Elle assure également le risque locatif et le recours des voisins. Elle affranchit le locataire dont elle assure le mobilier dans une maison de simple habitation, également assurée par elle, du recours qu'elle pourrait exercer contre lui, comme subrogée aux droits du propriétaire. Elle assure, moyennant une prime particulière, contre les dégâts produits par l'explosion du gaz employé à l'éclairage, lors même qu'il n'y aurait pas incendie. Cette compagnie offre à messieurs les Lyonnais l'avantage d'avoir son siège dans leur cité, et par conséquent, en cas de sinistre, de traiter directement avec leurs assureurs, de la part desquels ils ne peuvent craindre ni retards ni difficultés. Ses tarifs sont modérés selon la nature des risques. Messieurs les Lyonnais ne refuseront pas la préférence à cette institution toute lyonnaise, placée tout d'abord par ses garanties matérielles et morales au même rang que les compagnies les plus anciennes et les mieux établies.

**HISTOIRE DE FRANCE**

PAR ANQUETIL,

Continuée jusqu'en 1830

PAR TH. BURETTE.

4 beaux volumes in-8° de 600 pages. Le même ouvrage, pour le texte et l'impression, que celui vendu 50 fr. par les MM. Pourrat.

PRIX : 12 FRANCS.

Chez Prosper NOURTIER, libraire, rue de la Préfecture, 6, au centre de la rue.

**HOTEL D'AVIGNON.**

On loue des chambres au jour et au mois. A toutes heures dîners à 1 f. 25 c. et au-dessus, plus à la carte. Grande rue Mercière, n° 56, au fond de l'allée, vis-à-vis la rue Thomassin.

DÉPOT D'ARMES DE CHASSE.

**SIC & C<sup>e</sup>,**

SEULS FABRICANTS DE COUVERTS ET D'ORFÈVRES EN MAILLECHORT,

Quai de Bourgneuf, 98, près les bateaux à vapeur, à Lyon,

Tiennent un assortiment de couverts et de marchandises en maillechort, métal imitant parfaitement l'argent par sa blancheur et sa solidité; fournissent à MM. les limonadiers et traiteurs tout ce dont ils peuvent avoir besoin en orfèvrerie, vendent la matière préparée en fil ou laminée, et fondent sur modèles tout ce qu'on peut désirer.

Ils tiennent aussi un assortiment d'Armes de chasse dans tous les genres et aux prix les plus modérés. — VENTE EN GROS ET EN DÉTAIL.

**AUX DEUX PHILIBERT,**

Galerie de l'Argue, 51, 53, 55.

**FONTAINE, marchand Tailleur,**

Préviens MM. les consommateurs qu'il arrive de Paris, d'où il a rapporté un choix considérable d'Habilllements confectionnés dans le dernier genre, soit pour la saison d'hiver, soit pour celle d'été.

Un capital considérable met M. Fontaine à l'abri de toute concurrence, et lui permet de réunir la qualité, l'élégance et le bon marché.

M. Fontaine livrera dans le plus bref délai les articles qu'on voudra bien lui demander.



**BATEAUX A VAPEUR**  
DU RHONE.

**SERVICE DE L'AIGLE.**

Départ à cinq heures du matin.

Ces bateaux, très-spacieux, se distinguent par la supériorité de leur marche et la commodité des emménagements.

Les bureaux de la Compagnie sont quai de Retz, n° 45. et place de la Charité, hôtel de Provence.

M. SÈVE, chapelier, rue de la Préfecture, n° 10, désire un Apprenti. — S'y adresser.

**BAINS RUSSES.**

Nous engageons les personnes affectées de rhumatismes, de catarrhes, de gouttes nerveuses, affections nerveuses, gastrites, paralysies, engorgements, maladies vénériennes, etc., de se renseigner sur les effets des Bains russes de la rue de l' Arsenal; elles apprendront que de nombreuses guérisons s'effectuent constamment par ce moyen. — Dans les cas de refroidissements ou transpirations arrêtées, dont les suites sont ordinairement funestes, un ou deux bains de vapeur russes opèrent une délivrance complète. Pendant que des personnes affectées de rhumatismes sont revenues des eaux d'Aix dans le même état de souffrance, d'autres se sont guéries de ces douleurs par les bains russes.

**Essence Américaine,**

DE JOHN TENDER, PHARMACIEN, A NEW-YORK,

Spécifique approuvé contre les Maladies secrètes. Trois flacons suffisent pour une guérison qu'on obtient radicalement en quelques jours.

Dépôt chez M. ROMAN, pharmacien, rue du Plat, n° 13. — Prix du flacon : 5 fr.

**AVIS.**

**FABRIQUE ET MAGASIN, quai St-Antoine, 16.**

Nous avons signalé le Briquet-Millaud comme le meilleur qui ait paru jusqu'à ce jour, n'offrant aucun danger, pouvant se porter dans la poche, même étant débouché. Ce briquet est toujours garanti pour cinq années de durée.

Nous prévenons les amateurs que plusieurs colporteurs, qui vont dans les maisons et dans les cafés, se permettent de vendre des briquets qu'ils disent être des BRIQUETS-MILLAUD, ce à quoi le public ne doit point avoir confiance, attendu que le sieur MILLAUD n'a vendu et ne veut vendre à aucun colporteur de ses briquets; les personnes qui désirent les avoir ne peuvent les trouver chez lui.

On trouve dans le même magasin la Pommade minérale pour faire couper les rasoirs, ainsi que l'Essence du savon pour faire la barbe. En se servant de ces produits chimiques du sieur Millaud, on est surpris des résultats avantageux que cela produit.

Chaque objet de son industrie porte la signature du sieur Millaud à la plume, afin qu'on n'ait confiance qu'à elle seule.

MAISON CENTRALE A PARIS.

ANCIENNE MAISON VUILLERMET.

**AUX DEUX JUMENTAUX,**

Galerie de l'Argue, 44, 46, 48 et 50.

**MICHEL ET BERTHE,**

Successieurs,

**Marchands Tailleurs de Paris,**

Préviens MM. les consommateurs, principalement ceux qui ont l'habitude de se faire habiller dans la capitale, qu'ils trouveront dans leurs magasins un choix considérable d'habilllements tout confectionnés, et une quantité d'étoffes en pièces de haute nouveauté.

Manteaux, Redingotes, Habits, Pantalons, Gilets, Robes-de-chambre, etc. etc.

**En 40 heures**

UN HABILLEMENT COMPLET ET DE COMMANDE SERA RENDU.

Les soins, la coupe et l'élégance que nous offrons à nos acheteurs, sont pour nous une garantie de la préférence.